

Libretto

MARCEL SCHNEIDER

JOURS
DE FÉERIE

Dix contes merveilleux

Libretto

© Éditions Grasset & Fasquelle, 2005.

ISBN : 978-2-36914-537-0

*À Marcel Loyan
ami de longue date*

UN RAYON DE SOLEIL

Régner en Islande réclamait des hommes aussi valeureux qu'entrepreneurs. Torsten III avait gouverné l'île avec autant de sagesse que d'efficacité. Il avait aussi bien rendu la justice que fait des rapines sur le continent : l'Islande ne possédant guère de champs de seigle et de troupeaux, il fallait bien aller rafler du blé, des bœufs et des moutons là où il s'en trouvait. On l'avait surnommé Torsten le Bienfaisant, quand tout à coup, au seuil de la vieillesse, il devint haineux, acariâtre et assoiffé de conquêtes. Au lieu de marier son fils aîné et d'assurer la survivance de la dynastie, il ne songeait plus, nouvel Alexandre, nouvel Hercule, qu'à subjuguier des royaumes et à délivrer le monde des monstres qui l'infestaient. Comme il avait pris femme sur le tard, ses enfants étaient encore jeunes, l'aîné avait vingt-cinq ans, le cadet vingt, sa fille dix-sept. Ils redoutaient les colères de leur père et le craignaient plus qu'ils ne l'aimaient.

La seule vertu qui restât à Torsten III était sa fidélité envers la reine Brigitte qui était morte peu après la naissance de sa fille. Comme son cousin le roi de Thulé, Torsten manifestait la plus grande dévotion envers son épouse et versait des ruisseaux de larmes à chacun de ses anniversaires. Il faut dire qu'elle lui avait apporté en dot des mines d'or et d'étain dont le revenu lui avait permis de guerroyer contre ses ennemis héréditaires, les Bouriates et les Tchoukrounes, qui habitaient des îles voisines.

Son fils aîné Olaf enrageait de voir son père s'éterniser sur le trône, alors que, devenu podagre et souffreteux, il aurait dû abdiquer. Olaf ne possédait aucune des vertus du saint dont il portait le nom : violent, cruel et sanguinaire, il commettait crime sur crime au grand scandale du peuple qui, tout en condamnant l'humeur belliqueuse et les fureurs de Torsten III, redoutait bien davantage les exactions de son probable successeur. Olaf aurait dû s'appeler Björn, l'ours dont il avait la puissance et la sauvagerie.

Son frère cadet était son antithèse incarnée : Nils, pieux, indulgent, plein de sagesse et de bénignité, arbitrait les conflits avec équité et soulageait les misères des plus défavorisés. Le peuple espérait en secret qu'Olaf trouverait la mort dans l'une de ses équipées sanglantes et que le cadet monterait sur le trône.

Leur sœur Adelswinthe, aussi bonne que belle, vertueuse et enjouée, confisquait à son profit ce qui restait d'humain dans le cœur du vieux roi : il retrouvait en elle les traits et la bénévolence de sa défunte épouse. Il lui aurait transmis la couronne comme l'y autorisait la coutume hyperboréenne s'il n'avait redouté l'explosion de rage de son fils aîné. Le vieux roi, sans aucune illusion, savait que celui-ci était prêt à le détrôner s'il s'obstinait à régner malgré sa caducité. Des officiers de sa garde privée lui avaient révélé ce que complottait le prince Olaf.

Torsten III prit les devants : il savait qu'il risquait son sceptre et peut-être la vie, et pour prévenir un tel désastre il convoqua les premiers dignitaires du royaume ainsi que l'archevêque de l'île. Celui-ci était un homme austère, d'une piété inflexible, qui n'avait jamais donné sa bénédiction aux exactions du souverain. Il aurait sûrement désapprouvé le subterfuge auquel recourut Torsten III. Quand l'assemblée fut réunie, les princes et la princesse à genoux devant lui, le roi commença par conjurer ses enfants de mener une vie

conforme à leur naissance, de respecter Dieu et la sainte Église romaine et apostolique. Ses descendants se regardèrent, interloqués, leur père les ayant habitués à des discours moins édifiants quand il exaltait les vertus guerrières et prêchait l'extermination des monstres. Olaf, persuadé que le roi allait lui transmettre la couronne, poussa un hurlement de joie :

– Sire, que Votre Majesté daigne s'expliquer et aller jusqu'au bout de sa pensée !

Torsten III condescendit à sourire et dit d'une voix suave :

– J'ai décidé de remettre la couronne à celui de vous trois qui, dans neuf jours, m'aura apporté un rayon de soleil. La nuit obscure nous opprime depuis tant de mois, je veux avant d'abdiquer et de me retirer au couvent revoir un reflet de cet astre. Ce souhait peut vous paraître surprenant, mais c'est là mon désir et mon désir a force de loi. Plus vous surmonterez d'obstacles pour me contenter, plus éclatante sera votre victoire. Toute ma vie j'ai poursuivi l'impossible. Vous devez accomplir ce que personne jusqu'à maintenant n'a réalisé. Allez en paix, commencez dès aujourd'hui votre pieuse recherche !

Il bénit ses enfants, déposa même un baiser sur le front d'Adelswinthe, puis il se retira avec toute la majesté que lui permettait sa démarche hésitante.

Les trois héritiers ne savaient que penser : leur père était-il tombé en enfance ou bien se moquait-il d'eux ? Comment trouver un rayon de soleil dans un pays plongé dans l'obscurité depuis des mois, où l'on vivait dans des palais souterrains éclairés par des torches ? Supposé qu'on pût dénicher ce soleil disparu, dans quoi pourrait-on le recueillir ? Le roi abusait de son autorité pour leur imposer une mission vouée à l'échec.

Olaf, écumant de rage comme un ours blessé, dégaina son épée et déclara qu'il allait trucider le roi s'il n'annulait pas ce souhait extravagant. Son frère et sa sœur le conjurèrent

de se calmer, lui remontrant qu'il ne pouvait inaugurer son règne par un parricide : c'était se jeter en enfer !

– N'est-ce pas l'enfer que d'obéir à un tyran gâteux qui nous condamne à une quête inutile, perdue d'avance ?

– Il faut pourtant essayer, dit Adelswinthe. On ne sait jamais d'où peut venir le salut. Nous n'allons pas contribuer à notre propre perte.

– Et de qui attendre du secours, des chérubins, des archanges ? Ils se soucient bien de nous ! s'écria Olaf avec une ironie sacrilège qui courrouça l'archevêque.

– Il suffit de prier Dieu, dit Nils. Il ne peut conspirer à notre ruine.

– Prie-le si tu le veux, répliqua Olaf. Moi, je déguerpis. Je quitte ces lieux de démence et puisque le roi nous pousse à la folie je serai fou jusqu'au bout !

Et sans dire ce qu'il allait faire ni prendre congé de ses frère et sœur, il se fit amener son cheval, sauta sur son dos et, sans savoir où il allait, piqua des deux. La bête se cabra, encensa avec superbe et s'élança vers le rivage.

– Où tu iras, j'irai ! lui lança Olaf.

Glasner hennit de joie. Il adorait son maître qui le lui rendait : c'était le seul ami qu'il eût en ce monde. Il faut dire que le destrier pouvait galoper des jours et des nuits, sur terre comme sur mer, sans jamais s'arrêter. Il allait droit devant lui vers le royaume de nulle part. Olaf, exalté par cette cavalcade éperdue, se disait que le soleil devait bien se cacher en un lieu secret et que son cheval savait où.

Glasner franchit d'une seule traite la mer et les landes du Nord, il ne s'arrêta que devant un lac immense, si vaste qu'on n'en voyait pas l'autre rive. C'était peut-être une mer intérieure ou bien l'océan du bout du monde. Glasner avala quelques chardons en guise de picotin et engloutit des barriques d'eau. Olaf vida les étriers et mangea ce qu'il trouva, des œufs de pluvier et une algue gélatineuse qui lui parut

pleine de saveur. Comme Glasner il s'abreuva de l'eau du lac, claire et pétillante comme si elle jaillissait d'une source. Il crut avoir absorbé un baril de bière et d'hydromel et se mit à délirer. Une foule d'images défilaient devant ses yeux, se succédant de façon oppressante et saccadée, se détruisant les unes les autres. Puis, après une longue accalmie où le prince crut sortir de son ivresse, il fut soudain entraîné par une force irrésistible à passer sur des îlots de verdure de forme hexagonale qui s'étendaient à perte de vue. De ces réserves de fraîcheur, herbe drue, cèdres, pins et bouleaux, s'élevaient des bruits confus qui ressemblaient à des prières psalmodiées. La clarté de la lune se concentrait sur ces îlots de mystère et le vent, passant dans les branches des arbres, confiait à Olaf mille choses secrètes. Les cèdres lui tenaient un langage solennel, les pins murmuraient des oracles, les bouleaux se contentaient de frissonner et de sourire. Le prince passait d'un îlot à l'autre sans bouger d'un pas comme s'il avait été porté sur un tapis volant ou bien soutenu par des oiseaux invisibles. Il s'émerveillait de ce prodige et tremblait, il ne savait si c'était de crainte ou de bonheur. Lui qui n'avait jamais connu la peur éprouvait pour la première fois un sentiment mêlé de terreur et de joie. Ces arbres lui parlaient et parfois il croyait deviner les propos qu'ils lui tenaient, mais cela de façon si allusive et décousue qu'il en ressentait plus de perplexité que de satisfaction. « Je divague, je bats la campagne. Ces îlots de verdure glissent sous mes pieds sans que je sache où je suis entraîné ni combien de temps ce vertige durera. Glasner, où es-tu ? M'attends-tu sur le rivage ? » Quel rivage ? Il n'existait plus qu'un nulle part éternel où il s'enfonçait avec stupeur.

Olaf allait s'attendrir sur son sort quand une déité gigantesque se dressa devant lui. Elle brillait comme un astre. Pourtant ce n'était ni le soleil ni la lune, mais plutôt une pyramide de diamants et de perles.

– Prince, dit l'apparition fulgurante, je sais ce que tu

cherches. Ton état te met au-dessus des lois et des devoirs ordinaires, mais il participe aussi à la malédiction. Tu as reçu une mission que tu ne peux remplir sans mon aide.

– Madame, dit Olaf persuadé qu’il se trouvait devant une déité féminine, comment remercier Votre Splendeur ? Je suis indigne de vos bontés.

– Prince, j’obéis à des ordres qui viennent d’en Haut. Je ne suis qu’une messagère. Voici ce que j’ai à te mander afin que tu puisses accomplir le désir du roi Torsten, il te suffit de prendre un crin de ton cheval et de le tremper dans le lac : il brillera comme le soleil levant.

Olaf ne sut jamais s’il avait entendu cette voix souveraine ou si elle n’avait résonné que dans son imagination. Quand il voulut rendre grâces à la messagère, la pyramide de diamants et de perles avait disparu. Il resta interdit et perdit connaissance.

Quand il revint à lui, il s’aperçut qu’il dormait entre les pattes de Glasner. Il demanda à son cheval de lui offrir l’un de ses crins. On devine avec quel transport de joie Glasner obéit : à la façon des humains, il hocha la tête en signe d’acquiescement. Olaf, tout ému, pressa ses lèvres sur le chanfrein de Glasner et préleva un poil de sa crinière.

– Tu me sauves la vie, s’écria-t-il. Je ne pourrais pas vivre sans régner et je vais régner grâce à toi !

Olaf plongea le précieux témoin de la prophétie dans l’eau du lac et l’y laissa jusqu’à ce que le crin se dilatât et se remplît d’une substance dorée, légèrement rose, qui ressemblait à la lumière du soleil levant. Il le fit miroiter devant ses yeux éblouis, puis il le déposa dans un sac de cuir qu’il suspendit à son cou comme une relique.

« Deviendrais-je dévot ? » se demanda le prince en sautant sur son cheval.

Glasner, retrouvant la pétulance de son maître, hennit avec jubilation, but de nouveau à longs traits l’eau du lac et partit

au galop. Il traversa les solitudes hyperboréennes pendant que le prince, agrippé à sa crinière, protégeait le sac de cuir qui renfermait son destin.



Nils eut le cœur serré quand il quitta sa sœur : la reverrait-il au jour dit ? Lui ou elle pouvait disparaître au cours d'une quête aussi hasardeuse. Adelswinthe le réconforta en lui assurant que Dieu et le génie de leur race les protégeraient. Chacun partit pour son destin.

Le lendemain, Nils se fit escorter de trois piqueurs qui portaient une tente, du bois pour se chauffer et de quoi se sustenter. Son chien, le fidèle Willedo, un animal blanc comme neige au soleil et dont les yeux, bleu ciel, s'ouvraient sur un autre monde, gambadait près de lui, ravi de partir à l'aventure.

Le prince ne savait où aller. On lui avait parlé d'un saint ermite que les gens consultaient dans les cas désespérés. Épuisé par le jeûne et les macérations, il avait acquis un don de double vue qu'il mettait au service de ceux qui se trouvaient en détresse. Mais où était la grotte où il gîtait ? On lui dit qu'elle devait se dissimuler dans les falaises à la pointe occidentale de l'île. Il partit vers l'ouest, région où il n'était jamais allé. Il faut dire qu'il ne quittait guère le vaste palais royal, et quand il devait s'en éloigner il avait toujours une importante suite. Pour la première fois il se trouvait avec une escorte réduite et dans une région sauvage qui passait pour hantée par les démons. Il ne tremblait pas, mais il se sentait désorienté, abandonné à lui-même, exposé à la nuit, au mal invisible qui sévit dans le monde, à la solitude tragique de la lande.

Tout conspirait contre lui. Le vent soufflait en tempête, on aurait dit qu'il allait décrocher les étoiles. La nuit devait

être tombée, Nils apercevait le pâle rayonnement de la lune à travers les rafales. Il en ressentit quelque chose de poignant qui lui serra la gorge. Il songea à Adelswinthe : éprouvait-elle les mêmes angoisses, les mêmes incertitudes ? Le temps était hors de ses gonds. L'univers créé était le mal, l'humanité était le mal. Nils comprit alors pourquoi l'ermite avait fui la société : il fallait racheter le monde créé et l'humanité innocente et coupable, coupable du seul fait d'exister.

Il se faisait ces réflexions tout en grelottant, car le froid sévissait sous la tente malgré le feu allumé et Willedo blotti contre lui. Les piqueurs dormaient, les chevaux dormaient, son chien gémissait en rêvant : seul Nils ne trouvait pas le sommeil. C'était pour lui comme une veillée d'armes. Il se demandait ce que signifiait l'étrange désir de son père. Était-ce un miracle qu'il souhaitait ? Une sorte d'épiphanie ? Il eut alors une vision : l'âme du monde lui apparut et lui inspira des certitudes auxquelles il n'avait jamais pensé. Il sentit que tout commençait avec lui-même et que tout finissait aussi avec lui, qu'il assistait en cet instant, sous cette tente écrasée par les ténèbres, à la naissance et au désastre du monde. Son père devait éprouver les mêmes affres : il voulait avant d'abdiquer recevoir de Dieu un signe non seulement pour éprouver le réconfort d'un rayon de soleil, mais pour savoir auquel de ses enfants il devait remettre la couronne.

Le surlendemain les voyageurs atteignaient ce qui leur sembla le bout de l'île, un éboulis de rochers menaçants et des falaises abruptes où s'écrasaient les vagues. Le prince laissa son escorte et, suivi de Willedo, s'aventura dans cet univers de désolation. Des mouettes et des pétrels tourbillonnaient autour de lui comme pour l'empêcher de trouver ce qu'il cherchait. Enfin Nils aperçut un filet de fumée que le vent éparpillait. Après s'être glissé par une étroite ouverture, il déboucha dans une caverne sonore où les plaintes du vent se transformaient en râles et en gémissements. Un

feu de broussailles éclairait vaguement l'ancre sauvage. Dans une anfractuosité était dressé un autel où brillait la lumière du saint sacrement.

– Je vous attendais, prince, dit l'ermite.

Il était si décharné, presque transparent, qu'on s'attendait à voir sa voix dans sa gorge.

– Je devine que le roi, avant d'abdiquer, veut savoir qui de vous trois choisir. Sera-ce vous ? Malgré le don de voyance que Dieu veut bien m'accorder, je ne puis vous le dire, je l'ignore. Mais ne craignez rien, je vais vous mettre en état de contenter notre souverain. Regardez la lumière de cet autel : c'est la seule lumière qui existe. La lumière du soleil pâlit devant la divinité du Christ. Cette flamme immortelle vous sauvera.

   ce moment le poil de Willedo se h  rissa ; il se mit à gronder. Apparut, au sortir d'une crevasse, un muffle de lion, grimaçant et terrible, puis un corps surmonté d'une tête de chèvre et sommé d'une queue de serpent : la bête légendaire surgissait aux regards stupéfaits du prince !

– Ne craignez rien ! Chimère veille sur moi comme un soldat dévoué. Elle n'a pas d'âge, elle est de tous les temps. C'est mon ange gardien.

– Mais, saint homme, de quoi vous protège-t-elle ? Vous ne subissez pas les tentations du monde.

– J'éprouve celles de l'infini, du silence et de la solitude. Chimère me répète que je suis un p  cheur...

– Vous, p  cheur !

– Saint Pierre lui-même a p  ch  . Chimère me rappelle à l'ordre. Elle m'apporte quelques algues, parfois un poisson, de quoi soutenir ce corps que je ne dois pas maltraiter, qui m'a été donné par Dieu. Notre archevêque fournit le reste, les hosties, l'huile pour la lampe, un peu de farine... Je suis comblé.

Chimère, entendant qu'il venait de faire son éloge, s'allongea près de lui et lui lâcha les pieds. L'ermite, tout attendri,

lui ordonna de ne pas s'occuper de sa guenille mortelle et de se mettre au service du prince.

– Toi aussi tu sais pourquoi il s'est aventuré jusqu'à nous. Donne-lui ce qu'il cherche.

Il passa ses mains sur les flammes de l'âtre et alla chercher une hostie qu'il déposa sur la langue tendue de Chimère. La bête antique et légendaire s'approcha du saint sacrement et, se dressant sur ses pattes de derrière, exposa la précieuse hostie à la lumière rougeoyante. Celle-ci prit une couleur rose et dorée qui la faisait ressembler au soleil couchant. L'ermite la déposa avec un soin dévotieux dans une custode qu'il remit entre les mains du prince.

– Quand vous confierez ce précieux écrin au roi votre père, prononcez ces trois mots : Chimère, Océan, Éternité, et la pure hostie rayonnera comme un soleil !

Chimère disparut dans une crevasse, Nils baisa les mains du saint ermite et se retira. Il fit déposer devant la grotte du bois et de la nourriture, doutant que l'ascète voulût l'accepter, mais il voulait surtout manifester sa reconnaissance et sa vénération à l'ermite qui exauçait son vœu de piété filiale. Il était comme revêtu d'une joie irradiante. Il serra les mains des piqueurs et leur dit d'une voix forte :

– J'ai vu la sainteté en ce monde !



Adelswinthe prit tout son temps : elle savait où aller et qui elle devait voir. Dame Ethelred, la puissante magicienne, était sa marraine. Après la mort de la jeune reine dont elle était la cousine germaine, elle avait pris soin d'élever l'enfant. Les plus hardis l'appelaient la sorcière d'Endor parce qu'elle savait évoquer les morts. Mais presque tous la nommaient Très Haute et Très Puissante Dame parce qu'elle prédisait

l'avenir, annonçant prodiges et calamités. Quand Adelswinthe cessa d'être une enfant, sa marraine quitta la cour et se fit construire un palais au milieu des geysers. Son salon était tendu de soie jaune d'or que relevaient çà et là des nœuds de dentelles rouge feu. Le divan était surmonté d'un dais de tulle pailleté d'or, les sièges étaient rehaussés de nacre, les meubles d'écaille avec des statuettes d'ivoire et des cabochons de perles. Des tapis somptueux étouffaient tous les bruits. C'est là que vivait Dame Ethelred. Elle recevait deux fois l'an sa filleule Adelswinthe qui lui contait les nouvelles du royaume. Ethelred les connaissait déjà, mais elle aimait à apprendre comment les uns et les autres avaient réagi aux événements, déconfitures pour les uns, succès pour les autres, et comment son cousin par alliance, le sombre, imprévisible et déroutant Torsten, avait lui-même supporté les malheurs dont il était responsable.

Dame Ethelred avait choisi pour retraite ce lieu étrange parce que la musique produite par les gargouillis et les chuchotements des geysers, repris avec un insane acharnement, lui rappelait le temps où les souveraines déités l'avaient dotée de pouvoirs surnaturels. Ethelred avait cru reconnaître la musique des sphères dans celle des geysers. Se dressant en ces lieux solitaires, ils formaient une sorte de colonnade à la fois naturelle et enchantée dont le bruissement charmait les oreilles et occupait l'esprit. Ce murmure perpétuel faisait comme une forêt sonore dont la musique ravissait Dame Ethelred.

Adelswinthe partit avec l'une de ses dames d'honneur et l'escorte qui convenait à son rang. Elle apportait des cadeaux à sa marraine, un peigne de cristal qui était aussi une harpe et une pièce de gaze si fine qu'elle passait par l'anneau le plus étroit. Elle aussi aimait la puissance indomptée des geysers, leur rectitude arrogante et leur désolation. Arrivée devant le palais, elle confia sa monture à ceux qui l'escortaient et,

suivie de sa dame d'honneur, pénétra dans la demeure. Dame Ethelred attendait sa visite, les geysers la lui ayant annoncée depuis longtemps. Elle se réjouissait de revoir sa filleule qu'elle aimait tendrement. Elle portait une ample robe de soie noire, ornée de broderies d'or et d'argent, qui la rendait pareille à une déité nocturne. Adelswinthe remit ses présents avec un sourire enjoué parce qu'elle savait que sa marraine aimait les bagatelles et n'en était jamais rassasiée.

– Tu me combles, Adelswinthe, tu devines toujours ce qui va me plaire, ce peigne musical pour ma chevelure éparse (elle la souleva de ses épaules et la fit ondoyer) et cette pièce de tissu plus transparente qu'un songe. Et moi, que vais-je te donner en retour?

– Un rayon de soleil!

Dame Ethelred se mit à rire.

– Comme il est aisé d'en trouver dans cette nuit polaire! Tous ces flambeaux allumés jour et nuit n'en donnent qu'une image pâlie, un succédané défectueux... Mais il n'importe. Puisque tu le veux, tu offriras au roi ce qu'il désire, ce qu'il désire avec raison puisque c'est déraisonnable. Torsten a toujours privilégié le rare, le stupéfiant, l'impossible. C'est pourquoi ta mère l'aimait tant: son époux était habité par le dieu de l'outrance. Le plus arrogant de mes geysers va le contenter. Allons le conjurer! Il sait ce que te réserve le destin.

Elle sortit et, suivie d'Adelswinthe, alla saluer ses amis bouillonnants et vertigineux. Elle s'arrêta devant celui qui, par sa véhémence et sa hauteur, semblait le prince de ce peuple tumultueux.

Elle l'apostropha en termes ardents et chaleureux dans une langue d'elle seule connue, rauque et tellurique, qui semblait surgir des entrailles de l'Islande. Pour montrer son assentiment, le geyser dressa son panache encore plus haut dans les airs.

Alors Dame Ethelred lui sourit et lui dit d'une voix impérieuse et tendre :

– Arrache, ô génie des nuées, arrache des profondeurs de la terre ce qui va combler le désir du roi !

Et le geyser, après avoir poussé un grondement terrible, déposa aux pieds de la magicienne une énorme opale au cœur de laquelle, comme au cœur d'une rose, étincelait un diamant royal. Son éclat insoutenable était celui du soleil au zénith.

– Béni sois-tu, génie des nuées, s'écria Dame Ethelred, ce diamant réunit la splendeur, le rayonnement et la rareté. Il brûle comme le soleil et dévore le désir.

Elle déposa le joyau dans un pan de sa robe et revint au palais. Dans son salon elle tira d'une armoire de laque un coffret d'ivoire où elle déposa la rose au diamant après l'avoir entourée d'une soie épaisse et parfumée.

– Adelswinthe, mon enfant, puisses-tu attendrir le cœur du roi ! Le désir des princes est sans limites et leur volonté insondable !



Au jour dit, Torsten III convoqua l'assemblée plénière dans la salle du trône. Il fit une entrée solennelle, couronne en tête, avec le manteau du sacre et les insignes du pouvoir. Des sonneries de trompettes soutenues par des fifres et des coups de timbales annoncèrent à l'assistance que l'instant de vérité était arrivé. Les princes entrèrent, tenant un objet voilé à bras tendus et s'agenouillèrent devant leur père. Olaf sortit du sac de cuir le crin de Glasner qui devint rose et brillant comme les feux de l'aurore. Nils après avoir prononcé les trois noms fatidiques tira de la custode l'hostie consacrée qui rayonna comme le soleil qui s'abîme dans l'océan.

Quant à Adelswinthe, elle déposa aux pieds du roi la rose

mystique dont le diamant se mit à briller d'un tel éclat que les assistants durent fermer les yeux.

Alors Torsten III prit la parole :

– Mes chers enfants, je vous bénis. Votre piété filiale vous a permis d'exaucer mon désir. Olaf, vous m'avez apporté le soleil levant, Nils le soleil couchant, Adelswinthe le soleil en plein midi. À qui vais-je transmettre la couronne ? À celle qui m'a revêtu de l'éclat sans pareil du soleil dans sa gloire. C'est vous, ma fille bien-aimée, qui avez comblé mon désir profond.

Il se leva, prit sa couronne et la déposa sur la tête de sa fille, puis il salua ses sujets avec une émotion visible, car il savait que ses jours étaient comptés et qu'il ne sortirait pas vivant du monastère. Il se dépouilla de son manteau et, d'une allure chancelante, exténuée, se retira soutenu par le maréchal du palais.

Alors se produisit un coup de théâtre. Adelswinthe déclara que la charge de la royauté dépassait ses forces et qu'elle en remettait la dignité à son frère Nils. Le fils aîné, saisi de rage meurtrière, tira son poignard pour frapper son cadet. Mais Adelswinthe, plus prompte, se jeta devant celui-ci. Elle fut blessée à l'épaule tandis qu'on désarmait le dément. L'assistance, bouleversée, entonna *Te Deum laudamus* et l'archevêque prit la parole. Il pria le Ciel de l'inspirer et de lui révéler ce qui devait favoriser l'intérêt du royaume. Il se recueillit un long moment avant de déclarer :

– Dieu, Notre Père et Seigneur à tous, veut que Nils et Adelswinthe règnent ensemble en parfaite union de cœur et de volonté. Que Sa volonté soit faite !

Nils et Adelswinthe jurèrent de se soumettre à la divine décision et l'assemblée, qui avait redouté le pire, reprit confiance. Quant à Olaf, il disparut du royaume et personne ne sut où il vivait ni s'il vivait. Seul son cheval Glasner aurait pu révéler sa retraite, sa survie ou son anéantissement.